

moins dressent d'énormes chiens, connus sous le nom de *Chiens de Saint-Bernard*, à rechercher les voyageurs surpris par le froid, par les avalanches, par la neige, et à ramener ces voyageurs au couvent, ou, si c'est impossible, à aller chercher du renfort au couvent pour sauver le malheureux.

Le gouvernement français a commis la lourde faute de supprimer le subside accordé de tout temps aux religieux du Saint-Bernard, comme il l'a fait ensuite pour les religieux si méritants aussi du Mont Saint-Michel.

Jimmie Picard

A BATONS ROMPUS

Après les bonbons, les jouets, les souhaits, les embrassades et... les fèves royales, ce qui me rappelle cette devinette : "quelle différence y a-t-il entre les rois et les fèves ?"

?... ?... ?...

C'est que les rois s'en vont en guerre et les fèves en paix... revenons aux affaires sérieuses.

* * *

Les affaires de France paraissent aller fort mal. On dirait que l'aigle impérial a laissé un œuf sur le rocher de Sainte-Hélène.

Si j'en parle, c'est qu'il y a deux ans, j'écrivais dans ce même journal que je ne croyais pas à la sincérité des embrassades du Czar à l'égard de la France. Je disais qu'il dressait le rejeton de celui qui avait brûlé Moscou, pour venir un jour étrangler la République Française. En effet, on l'appelle déjà "le général Bonaparte ;" je crois avoir bien entrevu : qu'arriverait-il, si cela se produisait ?... Probablement, une réunion des quatre empereurs, et pour consolider ce nouveau Bonaparte sur son trône, on ferait la guerre, contre qui ?... *That is the question*, comme a dit Shakespeare. Et devant les lauriers sanglants de la victoire, la France pourrait bien encore crier : "Vive l'Empereur !"

Espérons que ce ne sera pas *l'un pire* de la République.

* * *

Il n'y a rien de nouveau sous le soleil, car après quarante ans et à mille lieues de distance, j'ai assisté à la répétition d'une scène sacro-comique.

Me trouvant dernièrement dans un charmant petit village, dont l'artistique église se mire coquettement dans les eaux du Saint-Laurent, j'assistai à la messe. Un prêtre, aux allures de cuirassier, monte en chaire. A peine eut-il fait le signe de la croix, que la porte de l'église s'ouvrit avec tapage pour laisser sortir quelques étourdis. Le prêtre les cloua si vertement au pilori de son indignation, que, malgré moi, j'ai pensé tout le temps qu'à duré le sermon à celui que j'ai entendu. Il y a quarante ans, dans une campagne de France.

En voici un fragment :

Oui, mes biens chers frères, saint Jean Chrysostome, surnommé bouche d'or par les Pères de l'Eglise, prétendait qu'un curé était le soleil de sa paroisse, et que ses paroissiens en étaient les étoiles. Mais vous, mes chers frères, je me demande à quelle catégorie d'étoiles vous appartenez. Probablement à la catégorie des étoiles filantes car, chaque fois que je monte en chaire, vous... filez...

Comme ma dévotion avait aussi filé par cette distraction, dont le curé est certainement responsable, j'ai tenu à en faire une confession publique.

* * *

Le Réveil, pour se faire une réclame dont il a besoin, s'est fait l'honneur d'attaquer LE MONDE ILLUSTRÉ.

Il a fort à faire pour arriver à la hauteur de notre cheville, car voici ce qu'on a entendu dans un établis-

sement — *inter pocula* — où les réveillonneurs vont puiser... leur esprit.

— Avez-vous lu *Le Réveil* ?

— Non.

— Vous faites bien.

— Pourquoi ?

— Parce que c'est un *Réveil* qui endort.

Guillaume P. Labat

LA BELLE JEUNESSE

— Papa, tu m'ennuies, et maman m'ennuie aussi !

Ce propos historique, sorti d'une bouche d'écolier aurait, il y a cinquante ans, valu une paire de soufflets à son auteur ; il y a deux ou trois siècles, l'insolent personnage aurait probablement encouru la malédiction paternelle, si justement redoutée chez les peuples chrétiens ; de nos jours, le père hausse les épaules et dit entre ses dents : Polisson ! la mère pleure un peu, appelle son chéri pour le gronder doucement, câline, et tout est dit. On tâchera désormais de ne plus ennuyer cette importante Majesté.

Ce fait est vrai, et nous pourrions en citer cent autres. La faiblesse de l'éducation a tué le respect dans l'âme des enfants. Il semble qu'un épais bandeau (tous les amours portent donc le leur), soit collé sur les yeux des parents : ils ne voient pas, ils ne veulent pas voir les défauts de leur progéniture, ils craignent de heurter, d'affliger leurs fils en les grondant, en les punissant, et, comme le dit le peuple dans son énergique langage, *ils leur coupent le cou*.

Hélas ! cette dure parole est l'expression de la dure vérité. Que deviennent ces enfants, ces fils tant chéris, tant ménagés, auxquels on n'a jamais osé dire, à celui-ci qu'il était paresseux, on menteur ou gourmand ; à celui-là qu'il était colère, envieux, méchant pour ses frères, dur pour ses inférieurs ? Le paresseux devient un *cancre* au collège et dans la vie un incapable ; le menteur compliquera ses affaires et perdra ses affections par son manque de véracité ; le gourmand pourra descendre très bas à la suite du troupeau d'Epicure et sacrifier temps, argent, réputation, à des appétits matériels ; l'homme colère aura des querelles dans toutes les situations ; le jaloux, l'envieux, rendra malheureux son entourage et sera abreuvé lui-même d'un venin néfaste, d'un poison mortel au repos et au bonheur de la vie ; le vaniteux se rendra ridicule et l'orgueilleux souffrira cruellement.

A qui la faute ? N'est-ce pas à ceux qui ont laissé grandir les mauvais germes, à ces mères faibles et follement tendres, à ces pères plus soucieux de la fortune que du caractère de leurs enfants ? L'enfant a une nature indolente, on trouve pénible de le rappeler sans cesse à son devoir et de stimuler cette intelligence qui veut rester engourdie : la petite mère laisse couler le flot, plaint et drolote le jeune garçon qu'un sage professeur a grondé et s'étonne, s'indigne lorsqu'il échoue aux vulgaires examens du baccalauréat ou autres. Il ment pour s'excuser : dans l'ancien temps, on l'eût corrigé vertement, aujourd'hui, la petite mère protège son bien-aimé contre la colère paternelle, elle intervient, elle excuse, elle justifie, et trop souvent, lorsque le petit garçon est devenu un homme, elle cache ses folies et abrite ses mensonges derrière ses propres dissimulations.

La gourmandise ! pas n'est besoin de dire combien on l'excite : comme à table on enseigne à l'enfant à faire grand cas des bons morceaux, à aimer la bonne chère et à mépriser les habitudes simples ! J'ai vu des enfants de sept ans qui, grâce aux leçons de leur père, distinguaient le vin de Bourgogne des crus de Bordeaux et les appréciaient tour à tour.

L'enfant colère : il est si vif, si sensible ! ses fureurs ne sont que des enfantillages qui se passeront quand l'âge viendra. En êtes-vous bien sûr ? Ce dont je suis certaine, c'est que les parents trop mous, trop faibles, qui dissimulent les défauts de leurs enfants pour

n'avoir pas à les corriger, seront les premiers à en souffrir, et bien cruellement !

En abolissant, en quelque sorte, le sens moral de leurs fils, ils ont aboli en même temps ces deux sentiments, tribut légitime de l'enfant à son père—l'amour et le respect. Il est bien démontré par l'expérience que rien n'est plus ingrat que les enfants gâtés : les plus douces condescendances, les plus folles gâteries, le plus aveugle dévouement n'obtient pas l'amour, encore moins le respect.

Le respect ! pierre angulaire des familles, de la société, à qui l'accorde-t-on aujourd'hui ? Respecte-t-on Dieu, la souveraine Puissance, la souveraine Bonté ? Vous savez comment il est traité par une science ivre d'elle-même et qui se prend pour le point de départ de la création ; vous savez combien d'hommes suivent ces errements, et avec quel empressement la pauvre jeunesse s'efforce de nier Dieu ; comme le dit l'Apôtre, *elle ne veut pas croire de peur de devoir bien agir*. Voyez, du bas en haut de l'échelle, le flot montant de l'impiété et de la négation : on ne croit pas en Dieu, on l'outrage, on le blasphème ; les hommes croyants, dans le peuple, sont une rare exception ; les classes élevées en comptent un grand nombre, mais qu'est-ce auprès de la multitude des impies ? On nie Dieu, principe de toute autorité, et par conséquent, on a cessé de respecter la loi, la morale, la paternité.

Comment vos enfants chéris vous traitent-ils, mères idolâtres ? Quels égards ? quelles douces paroles ? quelles respectueuses prévenances ? Les larmes que vous versez auprès de votre foyer qu'ils désertent disent le sort qui vous est fait. Vous n'avez pas su les corriger, les amender et maintenant, dans la fougue de leur jeunesse, ils vous quittent, ils cherchent ce que vous leur avez fait connaître dès leur naissance, la satisfaction complète de leurs goûts et de leurs passions : ils s'inquiètent peu de vos larmes ! et votre mollesse, tournant contre vous-mêmes, a dirigé la pointe acérée qui perce votre cœur. On n'a appris à ce jeune homme aucun respect, pourquoi vous respecterait-il ? On ne lui a enseigné aucun effort sur son caractère et ses penchants, pourquoi vous ferait-il des sacrifices ? Il est conséquent, sa conduite concorde avec l'éducation qu'il a reçue !

Notre voix sera sans doute une voix perdue dans le désert, l'idolâtrie suivra son cours, mais nous aurons du moins protesté contre des abus, aussi funestes aux jeunes générations qu'à la famille tout entière. Le respect envers Dieu et envers l'autorité paternelle serait certainement pour la société le meilleur rempart contre le péril des révolutions qui la menacent.

MATHILDE BOURDON.

UN MASSACRE AU CONGO

(Voir gravure)

Vers la fin de septembre, quatre agents de la Société belge pour le commerce au Congo, MM. Bodart, Gysens, Ceulemans et Kessels, tombèrent dans une embuscade, à Dundu-Sana, et furent faits prisonniers par la tribu des Budja, dont la férocité est connue de tous les explorateurs du Congo.

Les quatre malheureux furent attachés à des arbres et à des poteaux, horriblement suppliciés, puis dépecés et mangés par les sauvages.

O a su les détails de cet horrible massacre par un des soldats qui accompagnaient ces infortunés et qui put prendre la fuite.

Une dépêche de M. Fuchs, vice-gouverneur du Congo belge, a confirmé l'horrible récit.

Des soldats ayant été envoyés pour châtier les Budja furent à leur tour faits prisonniers et l'on suppose qu'ils ont subi le même sort que MM. Bodart, Gysens, Ceulemans et Kessels.

On a pu capturer un des chefs de la tribu des cannibales, qui portait à sa ceinture, en guise de trophée, les doigts de l'une des victimes.

Le vice-gouverneur du Congo annonce que deux cents hommes, sous le commandement du capitaine Lothaire, ont reçu l'ordre de marcher contre la tribu des Budja.